

DU PLAISIR QU'ON ÉPROUVE A FAIRE LE BIEN
ET A SOULAGER LA MISÈRE*(Suite.)*

Frères, mettez-vous à la place de cet homme de bien dont la conscience est si heureuse de voir ce spectacle touchant du bien accompli ! Son cœur est gonflé de reconnaissance pour Dieu de ce qu'il lui a permis de voler au secours de la misère ! Chaque jour cet homme probe et heureux, car sa conscience ne lui reproche rien, demande au Seigneur la grâce de pouvoir accomplir de bonnes actions ! Et quelle douceur, et quel encouragement dans ce serrement de main du petit reconnaissant du service rendu ! Oh ! ces humbles n'ont pas d'arrière-pensée dans leur amitié et leur gratitude ! Ils sont franchement dévoués à leur bienfaiteur ! Qu'il est doux, sachez-le, d'essuyer les larmes brûlantes de ceux qui souffrent ! Chacune de ces larmes essuyée est un pas vers le bonheur, une plaie cicatrisée, une bonne action accomplie ! Que l'homme le plus égoïste se mette en position de pouvoir considérer ce spectacle attendrissant, s'il en fut, de la charité et de l'amour consolant la misère hideuse et terrible ! Oh ! il faudrait avoir un cœur de pierre pour ne pas être attendri à la vue de cette reconnaissance témoignée par le malheureux à son bienfaiteur ! Et puis ce rayon divin qui illumine la figure de cet homme de bien, ne fait-il pas sentir son action bienfaisante sur tous ceux qui l'approchent !

Devant cette félicité supérieure combien ne doit-on pas plaindre l'égoïste au cœur sec qui calcule les profits et pertes de toute action généreuse ! L'homme de bien, au contraire, pense aux autres avant de penser à lui, il cherche l'intérêt de ses frères avant le sien propre ! Il est bon et humain pour tous quels qu'ils soient ! La Charité est son guide. Ce qu'est l'homme de bien dans toutes les positions sociales doit nous faire désirer de tout cœur de le prendre comme exemple !

Dans la science l'homme de bien est un travailleur infatigable ! Il produit le plus possible ! Son but est le bien et l'amélioration de tous ! Il n'a aucun préjugé et cherche, cherche toujours ! Il réclame la moralisation et l'instruction du peuple ! Il veut son progrès et son bien-être moral et matériel. Ses inventions ou ses travaux, ses écrits et

ses pensées appartiennent au domaine public ; il n'a ni brevet d'invention, ni droits d'auteur ! Il aime Dieu et reporte tout à lui : voilà pourquoi il est si bien inspiré ! Il consacre une partie du prix rapporté par ses productions au soulagement des souffrances matérielles des malheureux. Quand il se met au travail, la soif des honneurs ni le calcul vil et égoïste ne vient point obscurcir ses pensées en empêchant ses bonnes inspirations ! Il a conscience de son moi spirituel et ne dédaigne personne. Loin de là, la misère et l'ignorance le trouvent affable, doux et généreux ! En un mot étant l'homme utile et comprenant sa mission, il fait le bien pour le bien, s'inquiétant peu du jugement de ses collègues et de ses semblables ! Il préfère à tout cela sa paix intérieure et la sérénité d'âme que Dieu accorde aux créatures qui marchent avec ferveur et courage vers le progrès !

Dans le monde politique la mission de l'homme de bien n'est pas moins belle ! Dans ce milieu agité et tourmenté, il n'a en vue aucune personnalité ! Ses conseils sont toujours désintéressés ! On le trouve à son poste dans les grands dangers et il se montre aux honneurs le moins possible !

Le bien général est sa préoccupation constante ! La justice, il la veut pour tous, quelles que soient les opinions. Le mal est toujours le mal pour lui, qu'il sorte d'un ami ou d'un adversaire !

Il ne cesse de réclamer l'affranchissement du peuple par la morale et l'instruction ! il s'oppose toujours aux révolutions sanglantes, aux coups de mains ! Il est contre l'ambition ! Soutien constant et ferme du faible contre le fort, de l'opprimé contre l'oppresser il préfère quitter les sphères du pouvoir plutôt que d'associer son nom à une infamie, à une injustice. Il voit partout dans les créatures, ses semblables, des frères ! Aussi avec quelle quiétude cet homme de bien ne s'endort-il pas ! Vous ne le voyez jamais en proie aux reproches terribles de sa conscience ! Son calme vient de ce qu'il agit selon les lois d'amour et de charité enseignées par Jésus ! Pour ce fils de Dieu, pour cet heureux avec sa conscience, l'approbation ou la désapprobation de ses contemporains est peu de chose. Le bien qu'il fait n'est pas le résultat d'un calcul ! Il ne craint pas de dire la vérité telle qu'elle doit être entendue ! Aussi il est heureux ! car il trouve encore le moment suffisant pour sécher de nombreuses larmes. Il en a la facilité beaucoup plus que qui que ce soit.

(A suivre).

D^r DUPUIS.

LA GRANDE ÉNIGME

C'est presque une superfluité de redire une vérité devenue banale, c'est-à-dire que la foi se perd, que nos vieilles religions s'effondrent.

C'est le Catholicisme qui, en ce moment, se trouve sur la pente la plus déclive qui l'entraîne vers l'abîme et va le réduire à l'état mythologique du paganisme. La crainte et les plaintes de ses ministres les plus clairvoyants en témoignent et viennent confirmer ce que nous trouvons dans les écrits des philosophes, dans une majorité de la presse, dans les discours parlementaires. Il faudrait être un observateur bien superficiel, ou indifférent, ou saturé de préjugés alimentés par l'intérêt personnel, pour ne pas s'en apercevoir et ne pas en convenir.

Cette religion fut éminemment civilisatrice dans son principe, elle fut un bienfait providentiel pour l'humanité, c'est le principal argument de ceux qui la défendent. Ses moines furent les conservateurs de la littérature comme nous l'indique l'histoire. Elle avait pris pour base les impérissables préceptes du Christ si bien surnommé le Verbe, sa parole, parole divine, loi divine, claire, simple, compréhensible à toutes les intelligences et dont l'observation, par la généralité d'un peuple, le porterait au sommet de la civilisation et supprimerait tous les désordres. En effet quoi de plus simple? « Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas que l'on vous fit. » C'est un résumé de toutes les lois sociales et qui garantit l'intégrité de toutes les relations sociales.

En suivant la marche de cette religion, en scrutant la série de ses Conciles, on l'a voit, de siècle en siècle, s'écartant des préceptes proclamés par le Christ. On assiste à la création de dogmes absurdes et, toujours par des interprétations forcées et en opposition flagrante avec l'esprit général de douceur et d'humilité des évangiles, le clergé parvient à s'arroger une suprématie toute mondaine et dominatrice; puis, au nom de cette religion, il se souille de meurtres et de crimes et par les indulgences et les absolutions du confessionnal, il accapare et vend la justice divine. Ses préceptes de charité, d'humilité, de pardon n'existent plus que nominalement et les sectateurs enfin réduits à un parti politique, n'ont plus rien de chrétien que le nom, que parfois ils usurpent. L'idée du Créateur, de *notre père* disait le Christ, est tellement dénaturée qu'elle est devenue abominablement blasphématoire. Au lieu d'offrir à notre adoration l'Être Suprême avec ses attributs imperfectibles, les théologiens sectaires nous présentent une divinité viciée des imperfections humaines et des passions que l'homme blâme dans la créature et semblable à ces tyrans dont les noms, dans l'histoire, sont voués à notre exécration : un dieu colère injuste dans son capricieux favoritisme et qui, après un insidieux guet-apens prémédité, livre aux supplices incessants et éternels de son enfer plus des sept huitièmes des générations successives de ce globe, car ses élus sont rares

et « il n'y a point de salut hors de l'Eglise. » Et cet enfer, qui ne peut servir de correction, puisqu'il est éternel, n'est donc que l'assouvissement d'une implacable vengeance, ou une pâture à la plus exécrable cruauté.

Si l'homme, élevé dans cette religion et *enclin à la religiosité*, comme il y en a encore, osait réfléchir, s'il n'étouffait pas sa raison, par la défense d'examen qu'on lui impose, si le puissant préjugé d'éducation n'obstruait pas son entendement, sa conscience s'épouvanterait et il se détournerait avec horreur de cette idée impie qui ravale le Créateur au dessous de la créature. Et la prohibition de l'emploi, déclaré dangereux, de la raison, dont on veut démontrer la faillibilité en faisant usage de cette même raison, cette prohibition, dis-je, a réduit le fidèle à la seule pratique extérieure du culte et si parfois il ose se hasarder à émettre un doute, seulement sur un article d'un dogme, son directeur lui répond par la crainte du péché ou par le mot *mystère* qu'il est défendu et même dangereux d'approfondir, car l'esprit qui s'occupe de ces matières est en péril d'aliénation. Et la raison captive éteint son flambeau.

Des penseurs hardis, bravant ces menaces, s'insurgèrent contre des illogicités contradictoires. Le premier rude coup porté au catholicisme le fut par un théologien élevé dans ses principes : Luther démontra le scandale de la vente des indulgences, de la rémission des péchés et des crimes, même parfois avant leur exécution ; il s'éleva contre ce trafic impie, à l'encan public, de la justice de Dieu par ceux qui se disent ses ministres et qui se mettaient au niveau des impiétés des prêtres des idoles du paganisme. L'abus était aussi clair qu'il fut foudroyant et une partie de l'Europe passa à la Réforme. Cette Réforme, accrue sous les successeurs, résista victorieuse aux persécutions, aux massacres de la St-Barthélemi et des dragonnades, aux exécrables tortures de l'inquisition, à ces violences sanguinaires et anti-chrétiennes, au mépris de l'Evangile et du fondateur du Christianisme. (1).

Mais Luther, s'élevant contre ces actes de perversité du haut clergé, ne purifia qu'imparfaitement le Christianisme. Il supprima, il est vrai, quelques doctrines postérieurement introduites et non enseignées par le Christ : la confession auriculaire, foyer d'espionnage et parfois d'immoralité ; le célibat ecclésiastique,

(1). Si l'histoire ne nous donnait pas des preuves authentiques irrécusables des violences, des cruautés, des horreurs commises par le Catholicisme, dès avant l'Inquisition, notre imagination refuserait à y ajouter foi. Jamais aucune autre religion ne s'est ensanglantée d'autant d'atrocités. L'Islamisme même, la religion du sabre, après la conquête laissait la vie sauve aux chrétiens, aux juifs, etc., moyennant une légère capitation nommée *Kheradj* et l'on n'employait pas les tortures.

périlleux par ses conséquences et anti-naturel ; le culte d'images dégénéralant en idolâtrie; la transsubstantiation, provoquant le ridicule ou l'indignation chez les sectateurs des autres cultes de la terre qui ne peuvent concevoir cette incorporation de Dieu même dans du pain introduit dans la bouche d'une impure créature.

Ces superfétations à la doctrine du Christ et plusieurs autres, telles que l'immaculée conception, les dispenses vendues, l'infaillibilité papale, etc., etc., furent adjointes au mépris de la condamnation formelle et sous peine d'anathème, de telles adjonctions à la doctrine du Christ, condamnation expresse prononcée par St-Paul, le plus actif et le plus instruit des apôtres et le principal propagateur (1).

Luther, Calvin et les successeurs conservèrent l'*Enfer*, ce mot mal interprété : *infernum*, lieu inférieur, lieu de punition, parce que toute l'humanité a toujours conçu les lieux inférieurs comme les cachots, comme lieux de punition. Le mot oriental Gehenne (Gehennem) représente aussi un lieu inférieur infect; on ne trouva rien de mieux pour désigner un séjour de punition et, pour le rendre plus terrifiant, l'imagination inventa le plus douloureux supplice, les flammes éternelles dévorant sans consumer.

Un autre tort de la Réforme fut un retour partiel vers le judaïsme, en proclamant le devoir de la lecture du livre juif, de la Bible.

Ce livre, sans doute, comme tous les livres religieux de tous les peuples, contient des préceptes salutaires, tel que le Décalogue ; mais la morale de ces préceptes épars est souillée par des récits parfois orduriers et même obscènes et nuisibles aux imaginations de l'adolescence des deux sexes. Ces motifs en firent sagement prohiber la lecture en langue vivante et avant l'âge mûr.

Et un défaut capital de cette lecture c'est qu'elle fait rétrograder les fidèles de la Réforme à l'idée d'un Dieu cruel, atroce dans ses vengeances et qui punit (contradictoirement à l'Évangile) un des plus beaux sentiments de l'humanité, la pitié, le pardon (2). Ce Dieu sans clémence, le *Dieu des armées*, ordonnant les massacres, la destruction, ne régnait sur les cœurs que par l'épouvante de ses effroyables châtiments.

Cette notion de Dieu, nécessaire au temps de Moïse, chef d'un petit peuple d'esclaves plongés dans la plus obscure ignorance, n'est plus aucunement en rapport avec les progrès de l'intelligence des peuples civilisés. C'est une antithèse ou antinomie contradictoire avec les préceptes de l'Évangile qui nous

(1) Voyez *Épître aux Galates*, chap. 4 — 8 et 9, cité par la Ley de Amor, de Mérida.

(2) *Livre des Rois*. I. chap. XV.

représente l'amour du Créateur clément envers sa créature. son ouvrage, et qui nous recommande d'aimer avec gratitude *notre Père* qui nous aime.

Et le fidèle de la Réforme, comme l'israélite, ne peut l'aimer que dans la lecture de ses prières, du bout des lèvres. C'est toujours l'illusion de la crainte déguisée et portant le masque de l'amour. Et cette illogicité, cet anthropomorphisme qui nous représente le Créateur, l'Intelligence absolue, se repentant comme un homme?

Scrutez bien vos consciences et examinez s'il vous est possible d'éprouver véritablement, et abstraction faite de toute crainte, un tendre sentiment d'amour pour le Dieu de la Bible, dont vous faites votre constante lecture.

Voilà ce qui interdit à la Réforme la succession au Catholicisme, dont quelques uns veulent encore la gratifier.

Les penseurs, qui ne sont pas déçus jusqu'au matérialisme, proposent cette évolution vers la Réforme dans la crainte de la menaçante anarchie religieuse et des désordres, dans la société, qui en seraient les conséquences. C'est même cette crainte qui retient dans le giron du catholicisme des hommes suffisamment intelligents et instruits qui en apprécient les erreurs et les abus. Les uns et les autres affirment qu'une religion est nécessaire à un peuple, comme semblent le prouver l'état et les tendances de tous les temps, de tous les peuples et leur courte vue n'apercevant pas la naissance d'un nouveau temple, nous assistons à leurs efforts *conservateurs* du vieil échafaudage.

Périlleuse illusion ! A une foi, à une religion mourante aucun zèle, aucun dévouement ne peut rendre la vitalité. Avez-vous lu les efforts des conservateurs de la foi au temps du paganisme régnant sur tout le monde connu ? Il avait plus de droit au titre de *catholique* (universel) que son rival de nos jours.

Sans regard rétrospectif dans l'histoire, croyez-vous pouvoir restituer au catholicisme les peuples convertis à la Réforme ? Et cependant elle ne s'en écarte que de quelques degrés de progrès. Croyez-vous à la possibilité de ramener à la foi de l'Eglise les libres-penseurs d'aujourd'hui ?

Catholiques, vous fondez votre espoir (c'est votre dernière ressource) sur l'accaparement de l'éducation de la génération naissante. Vous oubliez ou vous vous illusionnez en fermant les yeux sur un passé encore récent. Vous aviez l'éducation de toute la jeunesse, sans écoles rivales. Vous étiez protégés, soutenus par toute la puissance gouvernementale. Il n'existait aucun parlement où l'on pouvait combattre vos prétentions. Ces nombreux organes d'une presse hostile n'existaient pas. Les écrits des phi-

losophes, aujourd'hui tellement répandus et multipliés que tous vos auto-da-fé ne pourraient pas les détruire, n'étaient encore qu'à l'aurore de leur apparition. Et du sein même de vos écoles (il n'y en avait pas d'autres) se sont élevés ces hardis penseurs. L'ignorance du peuple illettré, votre base d'influence dominante, décroît progressivement par l'instruction croissante du peuple et jusqu'aux campagnards commencent à vous échapper par la contagion des villes.

Comment les ramenez-vous au bercail ? Vous n'avez plus de Catherine de Médicis, de Charles IX, de Louis XIV, de Philippe II, ni de duc d'Albe avec leurs bourreaux. Jetez un coup d'œil sur l'Europe entière et vous serez convaincus que ces temps sont passés et ne peuvent plus renaître. En comparant ces temps passés de votre puissance avec votre état actuel vous aurez la mesure de votre rapide décroissance. En ce siècle, depuis peu d'années, tous vos rois *par la grâce de Dieu*, faisant cause commune avec vous, sont tombés sans retour. Le récent effort, audacieux mais infructueux, tenté par vos *conservateurs*, doit vous ouvrir les yeux.

Le Portugal, l'Espagne, naguère si soumise dans son fanatisme, n'envoient plus de riches présents au S^t-Sépulcre, tels que calices, ostensoires splendides ornés de précieuses pierreries et autres objets du culte, et les moines gardiens se plaignent amèrement de ne plus recevoir de la catholicité, comme dans le premier quart de ce siècle, ces sommes considérables dont la majeure partie servait à acheter la primauté sur des emplacements, ou des objets réputés saints et réunis dans le temple, tels que la pierre de l'onction, les places des croix et les trois autels sur le calvaire, le fragment de la colonne de la flagellation, etc., etc., et d'autres lieux saints extérieurement situés. C'est avec une jalousie indignée que les desservants catholiques ont vu passer ces endroits offerts à la piété, en la possession des Arméniens et des Grecs ou orthodoxes qui, avec les Coptes ou Jacobites, célèbrent tous leurs cultes dans le même temple et disent tous leurs messes, tour à tour, sur le couvercle du S^t-Sépulcre. Mais ces autres sectes, déjà anciennement séparées du catholicisme, ont de plus nombreux *véritables* croyants dont la piété généreuse ne recule pas devant des sacrifices pécuniaires. — N'est-ce pas encore un signe de décadence ? — Car, vous ne l'ignorez pas, votre puissance n'a aucun autre fondement que la croyance. A mesure que le nombre des croyants diminue votre puissance réelle diminue d'autant d'unités (1).

(1) Et tous les peuples, d'origine espagnole, de l'Amérique du Sud, jadis si dévoués, ont commencé à vous renier. Lisez leurs revues ou presse libérale, vous en serez convaincus.

Votre influence se maintient encore par un parti politique, qui n'a que l'extérieur de religieux ; par les esprits faibles du sexe et par des campagnards illettrés écartés des villes ; mais voilà l'instruction qui commence à prendre un nouvel essor et l'instruction est funeste à la croyance dogmatique.

Une aveugle confiance dans une autorité décroissante a depuis peu entraîné vos prélats, réunis en Concile à un acte tellement audacieux que la conscience ou le partiel bon sens d'une forte partie de vos fidèles s'est trouvé révolté en voyant conférer à un homme, à une créature, un des attributs de Dieu : l'infailibilité ! Le patriarche ou pape des Grecs, ne l'oserait pas. Cela ne serait toléré que pour le pape du Thibet, dont les fidèles sont plus dévoués et plus nombreux que les vôtres.

Quiconque observe les moyens que vous employez pour prolonger votre existence demeure émerveillé d'autant de présomption, d'autant d'aveuglement ! Il semblerait que vos directeurs ont hâte de vous exposer aux derniers coups et marchent avec énergie, par une route latérale, de connivence avec vos plus acharnés antagonistes. Car vous vous écarterez de plus en plus du christianisme de l'Évangile, des préceptes de votre sublime fondateur. Après les avoir pervertis par des interprétations contradictoires à l'esprit de sa doctrine d'amour du prochain (même ennemi), d'humilité, de douceur, de patience, de réprobation de toute violence, dont non seulement sa parole, mais sa vie, vous donnaient les exemples, vos tendances, vos efforts ont constamment pris pour ligne objective la domination temporelle, que vous seriez encore prêts (l'aveu en a été fait) à soutenir, comme autrefois, par les répressions violentes et sanguinaires. Et aujourd'hui, en présence de vos dogmes, battus en brèche de toutes parts, vous renchérissez dans votre apostasie envers le vrai christianisme ; vous vous érigez ouvertement en parti politique militant qui se revêt d'un masque (transparent pour l'intelligent) de religiosité.

Votre presse, au lieu d'être évangéliquement persuasive, déverse les insultes et la calomnie. Vous ridiculisez davantage, aux yeux des incrédules, ce que vous nommez *La Religion*, par des pèlerinages superstitieux.

La majorité de vos prédicateurs, au lieu d'inculquer au peuple de bienfaisants principes de morale, leur véritable mission, les entretiennent des mystères, des dogmes, des flammes de Satan, de l'observation des pratiques extérieures du culte, à pressurer les deniers de l'ouvrier pour accroître les millions du Saint Père, du jeûne et de l'abstinence du rachat, car tout est à acheter et à

vendre. Et parfois les sermons déviés en conférences politiques, soufflent dans les cœurs ignorants le venin de la haine contre les dissidents, l'excitation au combat.

Par des captations vous multipliez les animosités contre vous. Et, pour comble d'imprudente audace (est-ce une fatalité, ou l'esprit de vertige dont parle votre écriture ?), votre souverain-pontife *infaillible*, par son syllabus et son encyclique, vous met en révolte contre les gouvernements établis dont vous attaquez les principes de liberté et de tolérance et vous vous campez en adversaires acharnés, contre les aspirations et les idées dominantes du siècle. Avez-vous donc tellement peu de perspicacité pour ne pas comprendre que le torrent des idées dominantes est irrésistible ? Ne le voyez-vous pas de jour en jour acquérir de nouvelles forces par de nouveaux affluents ? Et, avec votre bandeau de préjugés sur les yeux, il vous précipite vers l'abîme.

Qu'avaient besoin les philosophes savants d'arguments contre chacune des absurdités de vos dogmes ? une seule preuve suffit : tout l'édifice de la soi-disant chrétienté de nos jours est élevé, pièce par pièce, sur un seul pilier : *La punition du péché originel*. Enlevez ce pilier fondamental et tout le système tombe en poussière et s'évanouit. Eh bien ! cette punition, comme nous la présente le christianisme, c'est-à-dire la damnation éternelle, la livraison à l'enfer de Satan, n'existe pas ; c'est une entière fiction romanesque. Pour en obtenir la conviction la plus irréfutable et positive, prenez le livre unique qui est invoqué comme devant contenir cette damnation du genre humain pour avoir mangé de ce fruit défendu. Ce livre c'est *la Genèse* ou livre de *la Création*, attribué à Moïse. Si vous n'en comprenez pas le texte hébreu lisez la traduction latine, nommée *la Vulgate* approuvée par Rome. Il n'y est aucunement question de damnation éternelle, ni de Satan, ni d'enfer, dont même les noms ne sont pas exprimés. Les punitions de ce premier péché sont totalement différentes. Voyez le chapitre III de la Genèse :

1° La première punition fut infligée au serpent, « *Le plus astucieux des animaux de la terre* » qui avait induit Eve à manger de ce fruit. Voici sa punition :

Verset 14. « Et le Seigneur Dieu dit au serpent : « Parce que tu as fait cela, tu es maudit entre tous les animaux et les bêtes de la terre ; tu ramperas sur ta poitrine et tu mangeras de la terre tous les jours de ta vie ».

2° Punition de la femme ;

Verset 16. « Il dit aussi à la femme : Je multiplierai tes tribulations ; tu enfanteras dans la douleur, tu seras sous la puissance de l'homme qui te commandera ».

3° Puntion de l'homme :

Verset 17. « Il dit à Adam : Parce que tu as écouté la voix de ta femme et que tu as mangé de l'arbre dont je t'avais défendu de manger; de la terre, maudite sous ton travail, tu ne mangeras que par des labeurs tous les jours de ta vie. » Et :

Verset 18. « Elle te produira des épines et des ronces et tu mangeras l'herbe de la terre. »

Verset 23. « Et le seigneur Dieu le chassa du paradis de volupté pour qu'il travaille la terre dont il est formé. »

4° Puntion commune : Perte de l'immortalité, comminée au chapitre II, verset 17 : « Tu ne mangeras pas de l'arbre de la science du bien et du mal : En quelque jour que tu en mangeras tu mourras de mort. »

Voilà donc les seules puntions infligées au péché originel : Expulsion du paradis, devoir mourir, le travail pénible, la soumission de la femme et sa parturition douloureuse. Aucune autre puntion du péché originel.

Par combien de dérivations de sens, d'interprétations, de combinaisons fantaisistes a-t-on pu faire dévier des textes aussi clairs, pour les métamorphoser en puntion d'enfer éternel avec son roi Satan, ennemi puissant de Dieu, et la nécessité d'une rédemption (dans le sens que le christianisme moderne y attache).

Les théologiens supposent que c'est Satan qui s'était introduit dans le serpent; c'était donc une obsession du serpent. Le serpent n'était donc pas coupable; ce n'est pas son esprit qui séduisait Eve; sa puntion est donc une injustice; l'obsédé n'est pas libre; ce n'est pas lui qui agit.

Et voilà le péché originel dépouillé de son travestissement.

M. D. T.

(A continuer.)

LE MÉDECIN SPIRITE

CHAPITRE VII

TRAITEMENT DE L'ESPRIT

Insuffisance des grades universitaires. — Mécanisme et mécanicien. — Rien !
— La diversité des effets et des causes. — Indépendance de l'intelligence. — Expériences sur des têtes de suppliciés. — Dégagement de l'Esprit par l'inhalation du chloroforme. — Le docteur Velpeau. Le docteur Caniboulives.
— La prétendue hallucination. — Soins à donner à l'Esprit. — Les somnambules. — Les médiums guérisseurs. — Liberté d'expression fluïdique de la pensée.

Si les médecins de nos jours sont assez complètement instruits des progrès accomplis par la science, si arriérée dans le passé, à laquelle ils ont voué leur vie, il n'en est pas ainsi, tant s'en faut, en ce qui

concerne le traitement de l'esprit. Les plus éclairés parmi ceux auxquels on peut donner le nom de médecins philosophes, comprennent qu'il y a autre chose à employer que le traitement matériel. Il en est de ceux-là à tous les degrés de l'échelle, c'est ce qui explique les succès obtenus à l'exclusion de tant d'autres par des praticiens dont les études n'ont pas été des plus profondes ni des plus étendues. Ceci dit, qu'on ne s'y trompe pas, pour prouver seulement qu'il est des qualités nécessaires aux médecins que les grades universitaires ne donnent pas le don de subalterner la science et l'étude qui la fait naître. Le médecin moins instruit et doué des qualités dont il est question, aurait avec plus d'étude développé en lui ces mêmes qualités qui manquent à un grand nombre de ses confrères.

Un homme sérieux qui étudie après avoir porté ses investigations autour de lui sur la matière tangible, après avoir déterminé les lois qui la régissent, ou du moins avoir constaté la réalité de celles qu'on lui a apprises, veut savoir, autant que possible, comment s'est faite cette détermination ou cette constatation. Il se trouve alors en face d'une barrière infranchissable. Il lui est bien permis d'analyser cet organe qui selon lui secrète la pensée, mais alors seulement que toute sécrétion de ce genre est devenue impossible, car, pour que cette opération ait lieu, il faut deux conditions essentielles : l'existence de la chose et la puissance de l'organe chargé de la sécrétion de cette chose. La pensée étant invisible, y est-elle, n'y est-elle pas ? C'est ce que ne peuvent constater les yeux corporels. Ce qui est certain, c'est qu'il n'en reste pas trace. Le mécanisme y est encore, mais le mécanicien qui le faisait mouvoir n'y est plus, ou du moins n'agit plus sur cette matière désormais inerte. D'où on est bien obligé de conclure que si la pensée se manifeste à l'aide d'un organe matériel, elle ne laisse dans cet organe lui-même aucune trace de ce qu'elle fut. On peut voir s'il a plus ou moins travaillé peut-être, mais l'anatomiste le plus expérimenté sera impuissant à décider si le travail a été bon ou mauvais, moral ou immoral, humanitaire ou grossièrement et cruellement égoïste. Rien, au simple aspect du cerveau, ne peut conduire à la solution de ces questions pourtant si importantes, puisque d'elle seule découle la connaissance des lois progressives de l'humanité.

Le savant qui s'obstine à se renfermer dans ce cercle matériel, qui au début lui a semblé un monde infini d'observations, a bientôt compris combien est limité cet infini prétendu, et ce mot désespéré est sorti de sa bouche : « rien ! » Comme l'écureuil qui fait tourner perpétuellement la roue dans laquelle on l'a emprisonné, il peut modifier ses mouvements, montrer l'instrument avec lequel il joue sous des jours divers ; il peut contempler les nouvelles perspectives qu'il lui offre, suivant la position dans laquelle il se met par rapport à lui, mais il n'en sort pas, parce qu'il s'est interdit à lui-même d'en sortir.

Rien, toujours rien ! Et pourtant il y a quelque chose, car un effet quel qu'il soit, ne s'engendre pas de lui-même, et une cause le précède toujours. On veut s'en tenir à l'effet ; libre à chacun d'agir comme cela lui convient. La raison qu'on donne de cette restriction dans laquelle se renferme l'observateur, c'est que l'effet offre un champ d'observations réelles, soit, mais l'effet n'étant pas toujours et partout le même, cela doit évidemment tenir à une diversité nécessaire de causes. Or, si les diversités se présentent innombrables dans les effets, elles doivent être non moins innombrables dans les causes auxquelles elles doivent leur existence. Et dans cette variété infinie il serait impossible à l'humaine intelligence d'en saisir une seule ! Cela n'a pas de raison. Si l'effet s'impose, la cause ne s'impose pas moins, car ils sont si indissolublement liés que la cause ne cessera d'agir sur la matière tangible que lorsque cette matière, par une cause physique quelconque, destructive de son organisation momentanée, aura cessé d'être à même de fonctionner. Alors la pile est détruite ! soit encore ; mais ni celui qui l'a montée, ni le fluide personnel qui a couru à travers les couches organiques symétriquement superposées ne sont détruits pour cela. Ces choses ont été bien souvent répétées et le seront avec une ténacité d'autant plus grande qu'on mettra plus d'obstination à les combattre ou à se boucher les oreilles.

On a fait sur le corps de certains suppliciés des expériences dans des conditions presque toujours défavorables. On a voulu s'assurer si la vie persistait encore quelques instants après le supplice et surtout si la pensée se produisait après la décapitation. Dans ce but on a arrêté autant que possible, et par tous les moyens qu'on a pu imaginer, le sang dans les artères que l'instrument fatal avait tranchées. Celle faite en 1870, alors que le sang du supplicié n'avait pas complètement disparu, si elle tend à donner une preuve quelconque, démontrerait que l'intelligence ou du moins l'exercice des facultés intellectuelles et même instinctives est indépendant de la présence du sang dans le cerveau.

La tête soumise à l'expérimentation n'a pas plus donné signe de vie que d'intelligence. Est-ce à dire que la vie corporelle et l'intelligence soient si étroitement unies que la première ne puisse exister en dehors de la seconde ? Bien hardi serait celui qui résoudrait la question dans le sens d'une union complète. Sans parler des nombreuses observations faites par le magnétisme et de celles que le spiritisme met tous les jours en lumière, qui ne se souvient d'un fait d'émancipation de l'âme qui se produisit, il y a plusieurs années, chez une dame opérée par le docteur Velpeau et auparavant soumise à l'inhalation du chloroforme ? Il est constaté dans un mémoire présenté par l'illustre docteur à l'Académie des sciences.

Il y est démontré que pendant que le corps subissait sur son lit de douleurs une grave opération, l'Esprit s'occupait au dehors de toute autre chose que de l'amputation, chose bien grave pour lui cependant s'il n'avait formé qu'un seul tout avec cette chair, ces muscles, ces os qui criaient au même moment sous les instruments du célèbre chirurgien. Tous ceux qui ont usé du chloroforme en semblable circonstance, ont pu, à très peu d'exceptions près, constater des faits de même nature.

Tout dernièrement, M. le Docteur Camboulives (*), maire de Carmaux, procédait à une amputation sur un ouvrier des mines, et l'Esprit de celui-ci, probablement dans quelque café voisin, faisait prononcer à sa bouche les mots : *Atout ! tu as perdu !* au moment même où l'un de ses membres tombait amputé par l'homme de la science. M. Camboulives conclut, comme toute personne qui n'a de parti pris en rien, et qui s'assimile la vérité partout où elle la rencontre, il conclut à l'existence de l'Esprit indépendant du corps en certaines circonstances, lié à ce même corps dans le cours ordinaire de la vie, mais pouvant et devant, selon toute probabilité, redevenir complètement libre lors de la dissolution des organes corporels.

La dame amputée par le docteur Velpeau, Esprit charitable et avancé, s'occupait, pendant l'amputation d'un de ses membres corporels d'œuvres de charité. L'ouvrier amputé par le docteur Camboulives, Esprit plus arriéré, avait profité du moment de sommeil que lui donnait le chloroforme, pour se rendre à son café de prédilection et aider de ses conseils quelques joueurs, sans doute ses partenaires habituels. Sa bouche, au moment de la terrible opération, faisait machinalement entendre les mots qu'il leur adressait réellement mais qu'ils ne pouvaient percevoir parce que le moyen de communication matérielle était trop éloigné d'eux. Ce n'était certes pas à notre ami le docteur que s'adressaient les mots : *Atout ! tu as perdu ! Non*, le Docteur avait gagné, et s'il lui manquait une preuve pour asseoir inébranlablement ses convictions déjà établies sur des études sérieuses en ce qui concerne l'Esprit, il l'aurait trouvée dans ce fait qui ne peut guère laisser indifférents que des gens peu soucieux de s'instruire ou des hommes de parti pris.

Si parmi les joueurs qui se trouvaient au café en ce moment, il y eut eu un *médium-voyant*, sa vue spirituelle aurait parfaitement perçu l'ouvrier, les gestes qu'il faisait et les mots qu'il voulait faire entendre, le périsprit étant la représentation exacte du corps sous lequel l'Esprit veut se faire reconnaître. Cette faculté, qui n'est peut-être pas très-répandue à l'état normal, est pour ainsi dire universelle dans des circonstances données. Il est bien peu de personnes qui ne puissent,

(*) Ceci a été écrit en 1870.

en y réfléchissant bien, constater dans leur passé quelques faits de ce genre. On y répond par un mot : hallucination. Mais qu'est-ce que l'hallucination ? Et ne serait-ce pas souvent le cas de dire :

Le plus *halluciné* n'est pas celui qu'on pense.

Faut-il le répéter encore ? Les médicaments du codex se trouvant trop souvent impuissants à atteindre le but auquel on les destine, il faut chercher ailleurs. Mais avant de chercher le remède, il faut connaître la maladie, et avant la maladie, il y a le malade. Pour réussir en ces sortes de choses, il faut donc savoir quel est le malade à guérir et croire avant tout à son existence. Tout le monde croit à son existence momentanée, car elle est indéniable. Mais cela ne suffit pas : il faut se rendre compte encore de l'action qu'un Esprit étranger peut exercer sur l'Esprit malade. En ce qui touche l'action d'un Esprit incarné, autrement dit d'une intelligence humaine individuelle, nul n'élève le moindre doute. On sait les désordres que peuvent apporter dans l'économie de l'être humain des menaces, des injures, des prédications furibondes. Toutes armes morales pourtant, et dont la formule écrite ou parlée est seule matérielle. Si l'effet produit dans un sens fâcheux pour l'Esprit influe sur l'organisme d'une manière telle qu'un désordre instantané se produise dans celui-ci, certainement les moyens matériels habituellement employés peuvent le neutraliser. Mais si ce désordre ne se produit que peu à peu et pour ainsi dire par réflexion, pendant que le praticien matérialiste observera avec toute l'attention, tout le tact que peut donner la science la plus profonde, les effets qui se produisent consécutivement afin de les neutraliser de son mieux, le médecin philosophe remontera à la source et cherchera, par des consolations qu'il trouvera dans son ardent désir de soulager son malade, à tarir la source même de la maladie.

Le médecin philosophe, sans négliger l'usage des médicaments prescrits en pareil cas, voire même les plus énergiques, ce dont nous n'avons pas à nous occuper, soignera aussi l'Esprit par des paroles affectueuses, il donnera le courage. Or, il n'est pas de médecin qui ne sache que le courage du malade est quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent l'auxiliaire le plus efficace de la guérison. Mais avant tout il faut croire ce qu'on dit, sans cela les plus belles paroles ne sont que des mensonges. Voilà pourquoi tant de médecins échouent où des personnes par eux accusées de charlatanisme réussissent. Alors ils se renferment orgueilleusement dans leur science, très-réelle sans doute, mais bornée comme leur intelligence qui ne peut s'élancer au-dessus de la matière tangible. Ils ont alors un grand mot, aussi vide que grand : le hasard !

Mais non, ce n'est pas le hasard, cette planche de salut de toutes les mauvaises causes. La guérison qu'ils n'ont pu obtenir s'est effectuée en vertu d'une loi de la nature qu'ils ne connaissent pas et à laquelle conséquemment ils n'ont pas pu s'adresser. Et pourtant cette loi a fonctionné et ses conséquences appliquées par une autre influence que la leur ont produit l'effet désiré par eux sans qu'ils aient pu l'atteindre. Si l'orgueil était déraciné de l'âme des médecins, les malades s'en trouveraient incomparablement mieux, et eux-mêmes vaincraient le mal dans beaucoup de cas où leur impuissance n'éclate que trop.

(Conversion; culte catholique)

(A suivre).

LE CULTE DE L'AVENIR

(Vision)

Voix Cathédrale

de Strasbourg

à Ashvénus Grimet

Je vois un édifice immense, un colosse de pierre élevant vers le ciel ses deux flèches profondément fouillées par le ciseau du sculpteur. Semblables à des bras gigantesques elles montent, percent les nues, semblent y chercher Dieu. Une légion de blanches statues se dresse au-dessus des porches béants et sombres; le marbre brodé, creusé, fouillé par mille pointes d'acier étale partout ses dentelles innombrables, ses délicates guipures. La procession de pierre des vierges, des prophètes, des rois, des martyrs se déroule sous les arcades ogivales. Les chapiteaux, les niches, les rosaces multipliées occupent la façade entière, mais à travers les ouvertures des tours on ne distingue pas les croupes de bronze des cloches et la croix du Golgotha ne domine plus la masse de granit. C'est cependant une de ces cathédrales gothiques, œuvre d'architecture merveilleuse dont se glorifient les âges. Tous les détails de structure, ses moindres ornements extérieurs ont été respectés, conservés dans leur unité, dans leur harmonie première. Seuls, ces emblèmes du catholicisme, la croix latine, la cloche d'airain ont disparu.

A l'intérieur le même fait se répète et s'accroît. Les piliers énormes se succèdent jusqu'au fond de l'édifice et la voûte grandiose déploie ses prodigieux arceaux au-dessus des chapiteaux fleuris. Une pâle lumière tombe des verrières et colore dalles et colonnes de ses reflets de pourpre et d'or. Mais les murailles sont nues, les chapelles dépourvues de décoration. Aucun de ces appareils obligés du culte romain : tableaux, autels, confessionnaux, n'apparaît à la vue. L'édifice a revêtu un aspect austère, presque rigide; l'absence d'ornements rend plus digne et plus haute encore l'impression de grandeur qu'il produit. Quelques sièges, des tables de bois disposées dans les nefs latérales; dans le chœur, à la place du maître-autel, une estrade recouverte d'un modeste tapis, voilà le simple appareil du culte nouveau et inconnu qui se célèbre dans la basilique séculaire.

*Le sacrifice sanglant
Sang noir coulant
sur l'autel.*

P. 258

Un bruit de voix étouffées attire mon attention. Dans une chapelle un vieillard au front large, à la chevelure grisonnante, parle à un group d'hommes et de femmes assemblés. Il lit des passages d'un livre et fait suivre ces lectures d'explications orales. Sous sa parole chaleureuse qui pénètre et vivifie leurs cœurs, les assistants courbent leurs fronts pensifs. Cette scène représente l'instruction religieuse faite aux chefs de famille afin que chacun de ceux-ci, éclairé des choses d'en haut et des lois morales devienne à son tour, dans le cercle de la famille, piétre et éducateur de ses enfants. Dans une chapelle voisine, plusieurs personnes sont assises autour d'une vaste table et se livrent à des exercices d'écriture médianimique. Des ombres errent autour d'eux et semblent diriger ces travaux ; c'est une école de médiums. Plus loin, quelques vieillards, d'aspect austère, étudient des feuilles écrites qui me paraissent être des communications spirituelles. Ils les lisent, les comparent, discutent leur valeur et leurs défauts.

Mais peu à peu l'édifice, tout à l'heure morne et désert, se peuple et s'anime. Une foule empressée l'envahit. Je vois les voûtes s'éclairer de mille couleurs. Des fluides, des gaz aux teintes délicieuses et fondues flottent dans le vide, enveloppent les pilastres, se glissent dans les recoins les plus obscurs et les illuminent soudain. Une harmonie suave s'élève. A un signal mille voix entonnent l'hymne à l'Éternel, hymne de reconnaissance et d'amour pour Celui en qui se résument toutes les puissances, toutes les perfections. Un orgue invisible jette aux échos ses notes graves et religieuses. Parfois le chœur se tait et des voix isolées se font entendre, voix d'hommes amples et sonores, voix de femmes plaintives, déchirantes, d'une douceur infinie, voix d'enfants semblables aux soupirs d'une harpe éolienne. Toutes les aspirations de l'âme humaine, ses douleurs, ses enthousiasmes, ses élans vers l'infini sont exprimés par cette hymne puissante, œuvre d'un art nouveau qui puise aux sources les plus pures et les plus fécondes de l'inspiration.

Ces accents mélodieux bercent la pensée, la noient dans de délicieuses extases. Enivrée par ces sons, elle se détache des choses terrestres, s'élance et voit s'ouvrir devant elle des horizons inconnus d'où les influences matérielles sont bannies, pour faire place à la foi, à l'amour ineffable et sans bornes.

Les chants cessent et le silence se fait. Un homme vêtu d'une robe blanche gravit les degrés de l'estrade. Il tient des papiers dans sa main et en commence la lecture. La foule écoute d'une oreille attentive et recueillie. Ce sont bien les communications obtenues dans divers groupes intimes et que le conseil élu des anciens a jugé dignes d'être lues en public. Ce sont les enseignements que nos frères de l'espace, missionnaires éternels, font entendre aux hommes pour leur bien et

leur avancement. Ames généreuses, sœurs aînées de l'humanité, du sein des cieux splendides elles redescendent vers ces régions de larmes stimuler leurs frères attardés dans la voie du progrès, les reconforter dans leurs épreuves, apporter à tous consolation et espérance.

Après ces lectures et pendant un instant l'estrade reste vide, l'assistance semble anxieuse et les fronts ondulent comme des épis sous un vent d'orage.

Un vénérable médium monte à son tour les degrés de la tribune. A sa vue, le recueillement se fait. Tous les regards se dirigent vers ce visage creusé par les austérités et la méditation. Sur cette face de vieillard semble flotter comme une expression séraphique. Une sorte de transfiguration l'éclaire d'une flamme mystérieuse. J'ai vu dans les tableaux des maîtres de ces visages de prophètes, de Socrate buvant la ciguë, de Christ mourant pour le monde. Telle, dans son cadre de cheveux blancs m'apparaît à cette heure la tête expressive et illuminée de ce vieillard. Il parle, sa voix grave s'élève sous les voûtes silencieuses. Il donne aux assistants une leçon de haute morale. Il leur parle de l'union qui doit régner entre eux, de leurs devoirs, de leur avenir spirituel. Il les invite à s'aimer, à se soutenir dans leurs épreuves. Une éloquence chaleureuse et pénétrante découle de sa bouche. Mais cette parole est-elle bien celle d'un être humain. En arrière et au-dessus de ce vieillard je vois se dresser une ombre lumineuse, une forme angélique et majestueuse qui semble l'inspirer.

Et cette ombre n'est pas la seule. Une deuxième foule s'est lentement ajoutée à la première, à la foule incarnée qui couvre le pavé de l'édifice. Des esprits innombrables se sont assemblés sous ces arceaux. Ils emplissent l'espace, ils viennent entendre cet Esprit de vérité qui leur parle au nom du Tout-Puissant, cet esprit qui vient révéler à leurs frères de la terre les mystères d'amour qui sont le couronnement des universelles lois.

Le Médium élève ses bras vers la double assemblée. « O, dit-il, » gerbe lumineuse, faisceau des êtres que relie un pur rayon de » l'amour divin, dans ton union spirituelle tu es le symbole vivant de » (la grandeur) de Celui qui nous créa, de l'Être Magnifique et Eter- » nel qui nous convie à la félicité. Vous, fils de la Terre, élevez vos » regards vers le but qu'il vous assigne ; secouez ce fardeau de pas- » sions qui alourdit vos pas. Dites à la matière : « Je veux, et la ma- » tière se courbera devant votre volonté. Que les vaines tristesses, » que les accablants de ce monde passent sans vous atteindre et » plus forts après l'épreuve, consacrez-vous à ceux qui gémissent » dans le doute et l'ignorance. O lumière, ô vérité, quand donc luirez- » vous sur ce globe. O suprême sagesse, quand donc tes rayons éclai- » reront-ils les humains ? Que de ténèbres encore à dissiper, que de

voir @m
Hab.
p. 127 a. b.

» souffrances morales à guérir, que de combats intellectuels à livrer.
» Cette terre est un séjour d'épuration et de douleur, mais vos efforts
» peuvent la transformer. Ne l'oubliez pas et, familiarisés avec cette
» pensée, travaillez avec courage, travaillez sans faiblir à votre pro-
» grès moral et à celui de vos semblables. Relève ton front abattu, ô
» homme, et regarde l'avenir. Marche en avant plein d'espérance, car
» ta destinée est grande. Ecoute la voix qui retentit dans le sanc-
» tuaire de ta conscience et qui te dit : Sois bon, sois généreux, aime
» ton frère et soulage-le dans ses maux, console-le dans ses afflictions.
» Instruis-toi ; élève tes enfants dans la vérité, dans l'amour de
» l'Eternel ; fais-en des êtres utiles à l'humanité, des êtres à l'intel-
» ligence droite, au jugement fort, au cœur aimant. Et tu pourras
» les laisser après toi avec confiance car ils posséderont l'héritage le
» plus précieux, le moins périssable que tu puisses leur léguer.

» Et vous, Esprits désincarnés, qui, dans les âges évanouis, avez
» vécu sur ce monde de la terre, qui vous y êtes purifiés dans l'épreuve,
» rendez aujourd'hui à vos frères qui sont dans la chair ce qu'ont fait
» pour vous autrefois ceux qui vous avaient devancés dans l'espace.
» Revenez souffler au cœur des humains la vérité, la charité, l'amour.
» Que sous votre influence bénie, toutes ces âmes s'éclaircissent, se trans-
» forment et s'élèvent. Qu'à votre appel les ténèbres se dissipent et
» que la vérité, enseignée par vos voix innombrables, rayonne sur ce
» globe attardé. Travailleurs spirituels, au milieu de la forêt d'igno-
» rance, plantez les jalons de lumière. Ministres de la volonté éter-
» nelle venez faire entendre à la terre étonnée la nouvelle révélation ;
» venez compléter l'enseignement des grands missionnaires que Dieu
» envoya ici-bas, venez faire connaître à tous les existences multiples,
» les mondes innombrables, les humanités sœurs, les lois de solida-
» rité et de vie.

» Fils de la Terre, esprits de l'espace, tous enfants de Dieu, unis
» dans un même amour, appuyés les uns sur les autres, élevez-vous
» vers l'Eternel par le travail et le sacrifice, montez ensemble les de-
» grés de cette échelle infinie qui conduit à la perfection. »

Le médium appelle ensuite l'assistance à la prière. Tous se prosternent, esprits et incarnés. Je vois leurs prières confondues monter vers le ciel sous la forme d'une guirlande de fleurs lumineuses. Du front de chaque assistant se détache une fleur fluide teintée des plus doux reflets. Roses épanouies, tulipes au calice multicolore œillets, pensées humbles, marguerites, pâquerettes et bleuets, anémones, myosotis, glycines aux yeux bleus, boutons d'or, fleurettes des champs, fleurs des tropiques s'élèvent ensemble et montent vers les voûtes. Là, elles se rapprochent les unes des autres pour former une admirable couronne dont le pinceau d'un maître pourrait à peine rendre les nuances délicates et variées. Un esprit vêtu de

blanc, d'une beauté éclatante, au front duquel étincelle une étoile, apparaît et, recevant la gerbe lumineuse, l'emporte avec lui dans les profondeurs éthérées. Les assistants se relèvent et un grand mouvement se produit parmi la foule. Des malades, des infirmes s'avancent : boiteux et paralytiques soutenus par leurs frères ou leurs fils ; des femmes portant dans leurs bras des enfants pâles et chétifs. Tous se groupent autour du médium qui étend vers eux ses mains. De l'extrémité de ses doigts se détachent des rayons d'un fluide brillant et argenté qui vient se jouer sur ces faces souffreteuses. Aussitôt ces visages assombriés s'éclairent, ces traits crispés par la souffrance se détendent et sourient. Les membres tordus se redressent, la vie semble se déverser à flots sur ces corps misérables. Les regards éteints se rallument. L'espoir renaît sur les fronts pâlis. Puis émus, régénérés, ces malheureux s'éloignent et tous, grands et petits, jeunes et vieux, se retirent emportant de cette solennité une impression salutaire, une abondante provision de courage et de foi.

Comme un éclair rapide au milieu de la nuit ces chants, cette voix inspirée, ces bienfaits et effluves avaient dissipé les ombres de leur vie et la grandeur et la bonté de Dieu leur était apparu un instant pour réchauffer leurs cœurs et verser sur leurs soucis la coupe céleste de l'espérance.

LÉON DENIS.

CE QU'ON TROUVE DANS LA BIBLE

Si l'on devait juger du mérite d'un ouvrage par le succès qu'il obtient auprès du public, la Bible serait certainement digne d'occuper le premier rang. Tous les dévôts de la chrétienté, sans compter les Juifs, lisent et relisent avec recueillement ce vénérable texte où ils croient trouver infuse la science des choses divines et humaines ; le prêtre catholique ou grec y puise des exemples édifiants, le pasteur réformé en analyse longuement certains passages où il découvre des nouveautés auxquelles les prophètes et les apôtres ne pensaient guère, enfin le docte rabbin prouve péremptoirement aux enfants d'Israël que lui seul comprend l'Écriture Sainte et que les prêtres des autres cultes n'y entendent rien. Outre ces braves gens qui s'évertuent à trouver des beautés cachées, des vérités révélées et des enseignements sublimes dans ce ramas de platitudes, nous voyons encore la foule pieuse de telle ou telle secte qui possède une Bible arrangée pour les besoins de sa cause, et s'il faut mettre encore en ligne de compte la multitude de ceux qui professent une admiration béate pour la Très-sainte Bible, sans l'avoir jamais lue, nous atteindrons un chiffre fort respectable d'individus qui se jettent réciproquement la pierre pour leurs divergences d'opinion et qui cependant s'inclinent

devant les mêmes légendes et adorent le même Dieu. Quel est donc ce mystère ? Le Livre Sacré aurait-il plusieurs sens ou bien faut-il admettre que les dévôts ont perdu le leur ? Peut-être ces deux conjectures sont-elles également vraies. Quoi qu'il en soit, je vais essayer de démontrer par quelques citations... (puisse cet article tomber sous les yeux des gens crédules et des liseurs de Bible) je démontrerai, dis-je, que les Saintes Écritures nous offrent le spectacle curieux d'un Dieu *qui a des absences*. A voir Jéhovah faire et défaire, dire et se dédire, on pense involontairement à ces piteux monarques de fées dont la pauvre raison et le défaut de mémoire sont une source inépuisable de drôleries, de méprises et de mystifications. Infortuné dieu des Juifs,

- (1) On voit bien que Moïse en était l'inventeur ;
Le pauvre homme, ignorant ce qu'est l'Être suprême,
Le taille dans la chair de l'humanité même.
Il le montre cruel, féroce, intolérant,
Capricieux, injuste et de plus ignorant.
Si de ses qualités j'énumère la somme
Je n'y vois même pas l'étoffe d'un grand homme.
Beaucoup de despotisme et pas un noble trait,
Tel est de Jéhovah le fidèle portrait.

Jéhovah contredit par lui-même et jugé par ses actes.

— Le dieu des Juifs crée la lumière et les ténèbres, le jour et la nuit, trois jours pleins AVANT le soleil, la lune et les étoiles, ce qui n'empêchait pas la Terre de jouir des avantages du matin et du soir, comme se plaît à le répéter trois fois le narrateur. (Genèse, CH. I, v. 5, 8, 13). D'ailleurs la lumière n'existant pas avant le premier jour, non plus que le reste, on se demande avec inquiétude ce que pouvait faire Jéhovah dans le vide et dans l'obscurité depuis un temps immémorial ; peut-être rêvait-il au soleil et aux étoiles qui devaient venir le quatrième jour éclairer la lumière.

— Jéhovah ayant créé l'homme à son image s'attendait, et tout le monde avec lui, à voir sa créature marcher dans le sentier de la vertu et de l'obéissance. Il fut bien trompé ! Le serpent était plus rusé que l'homme créé à l'image de Dieu puisqu'il s'en joua, ce qui porte à croire qu'il était par conséquent plus rusé que Jéhovah lui-même.

Genèse, CH. III, v. 1. — (2) Or le serpent était le plus fin de tous les animaux des champs que l'Éternel Dieu avait faits, et il dit à la femme : Quoi, Dieu aurait-il dit, vous ne mangerez point de tout arbre du jardin ?

(1) *Dialogues sur l'Église.*

(2) Les citations sont empruntées à une des meilleures éditions de la Bible d'Osterwald.

On sait le reste ; le serpent tenta la femme, qui tenta l'homme, qui perdit le genre humain et la plus belle œuvre de Jéhovah se trouva gâtée irréparablement. On pourrait croire que le Créateur va recommencer sur nouveaux frais et punir l'auteur de tout le mal. Nullement : il maudit les victimes et se contente de condamner le serpent à se traîner désormais sur le ventre ; ceci prouve surabondamment que ce reptile avait auparavant un certain nombre de pattes (à moins qu'il marchât sur le dos), renseignement précieux pour l'histoire naturelle et dont Buffon oublia de tenir compte ; car ce ne peut être qu'une omission involontaire de ce savant homme qui dit : « Quelque fortes que soient vos preuves, quelque fondés que soient vos raisonnements, quelque évidents que soient vos faits, ceux qui sont rapportés dans le Livre Sacré ne sont-ils pas encore plus certains ? Le contredire n'est-ce pas manquer à Dieu qui a eu la bonté de nous les révéler ? (*Buffon, Époques de la nature*). — Trop timide Buffon qui confondiez l'Être Suprême avec Jéhovah, de quoi vous mettiez-vous en peine !

— Adam et Eve, chassés du Paradis terrestre, eurent encore la douleur de perdre leur fils Abel. Caïn, son meurtrier, entend tout à coup la voix de Jéhovah qui lui crie :

Genèse, CH. IV, v. 11. — Maintenant donc tu seras maudit, même par la terre qui a ouvert sa bouche pour recevoir de ta main le sang de ton frère.

12 — Quand tu laboureras la terre, elle ne te rendra plus son fruit ; tu seras aussi vagabond et fugitif sur la terre.

A quoi le coupable répond que la peine est plus grande « qu'il ne peut porter » et que « quiconque le trouvera le tuera. »

15 — Et l'Éternel lui dit : Partant quiconque tuera Caïn sera puni sept fois au double. Et l'Éternel mit une marque sur Caïn afin que QUICONQUE le trouverait ne le tuât point.

Mauvais moyen ; il valait bien mieux lui conserver l'incognito. Je n'insiste pas sur le dernier membre de phrase ; tous les impies ont remarqué que Caïn devait être alors seul au monde avec son père et sa mère.

Cependant le meurtrier d'Abel devait se tenir pour satisfait ; Jéhovah n'était pas toujours de si bonne composition ; en effet, il se ravisa après le déluge et condamna dès lors les meurtriers à être tués eux-mêmes.

Genèse, CH. IX, v. 6. — Quiconque aura répandu le sang de l'homme dans l'homme, son sang sera répandu.

C'était formel : mais Caïn n'existait plus depuis longtemps.

Comme on ne pense pas à tout, il advint cependant que cette loi fut critiquée ; Jéhovah se ravisa encore une fois et conçut un petit amendement alors que Moïse écrivait l'Exode.

Exode, CH. XXI, v. 20. — Si quelqu'un a frappé son serviteur ou

sa servante d'un bâton et qu'il soit mort sous sa main, on ne manquera point d'en faire la punition. (Peine de mort.)

Mais voilà les circonstances atténuantes.

21 — Mais s'il (l'esclave) survit un jour ou deux, on n'en fera pas la punition (on ne punira pas le maître) parce que c'est son argent.

Très-curieux l'amendement et bien Juif !

— Du reste, Jéhovah avait résolu d'en prendre à son aise et de donner jusqu'au bout l'exemple de toutes les palinodies. S'adressant à Noé et à sa famille, il leur avait dit positivement qu'il se REPENTAIT d'avoir fait l'homme et les animaux.

Gen. CH. VI, v. 7. — J'exterminerai de dessus la terre les hommes que j'ai créés, depuis les hommes jusqu'au bétail, jusqu'à tout ce qui rampe, même jusqu'aux oiseaux des cieux, car je me repens de les avoir faits.

Et la Bible ajoute ingénument.

8 — Mais Noé trouva grâce devant l'Eternel.

Et l'Eternel n'exterminant pas tout n'extermina rien.

— Après avoir inondé la terre et amoncelé des ruines, la colère de Jéhovah trouva encore à s'exercer sur une moindre échelle ; il ratifia la malédiction que Noé lança contre son fils Cham et contre sa descendance.

Qu'on ne s'étonne point de voir les fils châtiés pour la faute de leur père. Jéhovah, dès le principe, avait rendu cet équitable arrêt contre Adam et toute sa postérité. Il en dicta même plus tard les termes à son serviteur Moïse ; voici le texte :

Exode, CH. XX, v. 5. — Je suis l'Eternel ton Dieu, le Dieu fort et jaloux, *qui punis l'iniquité des pères sur les enfants* en la troisième et quatrième génération de ceux qui me haïssent.

On remarquera que l'Eternel dieu était déjà moins sévère qu'au début ; il se contentait de ne poursuivre les gens de sa haine que jusqu'à la quatrième génération, adoucissement auquel l'humanité fut bien sensible. Mais Jéhovah ne s'arrêta point là et cassa lui-même son arrêt deux livres plus loin.

(A suivre.)

A. L.

GUERRE A LA GUERRE

Nous venons appeler aujourd'hui l'attention des lecteurs de la *Revue belge* sur un fait vraiment inouï, à savoir que, en plein XIX^e siècle, les nations qui prétendent marcher à la tête de la civilisation moderne continuent de porter un peu partout les ténèbres et la désolation en maintenant une coutume monstrueuse, legs infâme de l'antiquité égoïste et du moyen-âge barbare, en maintenant, disons-nous, l'usage sanguinaire de la *guerre*, si justement appelée « le mar-

tyre de l'humanité ». C'est vraiment chose étrange et si l'histoire n'était là pour l'attester, nos arrière-neveux qui, il faut l'espérer, jouiront de la paix et de ses bienfaits, ne voudraient pas croire que les peuples ont été jusqu'ici assez aveugles et assez stupides de s'ent-régorger pour le bon plaisir de deux despotes couronnés.

Quoi donc a pu dévoyer ainsi le bon sens naturel des populations ? c'est là un de ces mystères profonds dont l'explication ne peut se trouver que dans l'ignorance générale des masses et dans l'astuce des souverains qui ont eu besoin d'un peuple esclave pour en faire l'instrument passif et inconscient de leurs criminels projets. Mais aujourd'hui que de toutes parts, les moyens d'instruction se propagent, que les jeunes générations commencent à sortir des langes de la servitude, il est bon, et c'est là notre but en rédigeant le présent article, de leur montrer que la guerre n'a jamais fondé rien de durable qu'elle est la plus grande des calamités publiques, qu'elle est toujours barbare, immorale et impolitique dans son principe et dans ses diverses applications.

Et d'abord, où sont ces vastes empires fondés par Cyrus, Alexandre, J. César, Gengis Kan, Tamerlan, etc. ? Depuis longtemps, ils ont été divisés en une foule de petits royaumes tout à fait hétérogènes, et là où s'élevaient des villes florissantes, on ne voit plus que monceaux de ruines, souvent moins encore : la faux du Temps a tout nivelé ; le désert d'aujourd'hui remplace les plaines fertiles d'autrefois. Ces vastes empires ont même moins duré que la mémoire de leurs fondateurs ; car l'histoire, l'*impartiale* histoire se serait crue déshonorée, si elle n'avait pas applaudi aux audaces heureuses et couronné de lauriers immortels les héros vainqueurs, tout en jetant de la boue aux vaincus malheureux. Ainsi, Brutus poignarde son bienfaiteur et l'histoire n'a pas assez de louanges pour « le vertueux citoyen » ! Laissez s'écouler quelques siècles et voilà que J. Clément et F. Ravailac sont marqués par elle du sceau de l'ignominie. Quelle logique et surtout quelle justice ! Et l'Histoire ose s'intituler orgueilleusement « la leçon des peuples » ! Chose étonnante encore, c'est qu'elle enregistre pieusement les noms de ces chefs ambitieux qui n'ont eu qu'à faire un signe pour que cent mille combattants s'entre-tuent ; mais vous, soldats intrépides, à qui reviendrait tout l'honneur de la victoire, s'il y avait honneur à tuer son semblable, vous dormez à jamais dans la poussière de l'oubli ! — Sur un monument gigantesque de Paris, le Panthéon, on lit cette inscription : « *A toutes les glaires de la France, la patrie reconnaissante !* » C'est là que reposent les cendres des guerriers les plus illustres, mais vous, Parmentier, Jacquart, Brémontier, Descartes, Corneille et cent autres qui avez été les bienfaiteurs ou les gloires les plus pures de votre patrie, vous n'avez pu trouver place dans la vaste nécropole à côté de ces immortels !.....

Mais trêve à cette digression déjà trop longue et revenons à l'objet principal de cet article. Nous venons de voir que les empires fondés par la force des armes sont de courte durée ; nous trouvons comme corollaire de cette vérité que la guerre est l'ennemie implacable de l'industrie, des arts, du commerce et de l'agriculture, en un mot de tout ce qui constitue la grandeur, la richesse et la civilisation d'une nation. En effet, que reste-t-il de ce que le génie humain a enfanté, lorsque deux armées en sont venues aux mains dans un pays, si prospère soit-il par les productions de son sol et par l'industrie de ses habitants ? Ah ! nos frères d'Alsace-Lorraine pourraient nous le dire si, ce que nous avons vu nous-mêmes n'était suffisant pour nous montrer toute l'horreur du mal ! Et vous, pauvres mères, pauvres femmes, pauvres orphelins, dites, n'avons-nous pas raison d'élever la voix pour réclamer l'abolition de la guerre ? Vous viviez heureux dans vos chaumières et voilà qu'une guerre insensée déclarée par un despote imbécile est venue vous ravir vos fils, vos époux et vos biens. Vous pleurez encore, votre deuil ne finira qu'avec la vie et cependant vous n'avez vu qu'une scène de l'horrible tragédie qui se renouvelle partout depuis des siècles. M. Jules Bastide, dans un article intitulé : *Guerre*, a parfaitement démontré par un calcul très-simple, ce que coûte de vies le jeu sanglant des combats. « Il y a, dit-il, sur la place Vendôme, à Paris, une colonne avec une statue qui s'élève à plus de 40 mètres. Eh bien ! si les cadavres de tous ceux qui sont morts pour qu'on pût élever ce trophée glorieux étaient couchés côte à côte sur tout le sol de la place, comme ils le sont dans la fosse commune, ils formeraient une pyramide qui monterait bien plus haut que la colonne et la statue aurait 120 mètres de cadavres par-dessus la tête ! »

Que seraient en comparaison les monceaux de cadavres s'il était possible d'énumérer les victimes de la guerre dans tous les temps et dans tous les lieux ! N'y a-t-il pas de quoi inspirer de profonds remords à ces bandits couronnés qui ne semblent être nés que pour être les fléaux de l'humanité ? Mais ces énergumènes ne comptent jamais avec le commun des mortels ; un homme pour eux est moins qu'un cheval ou un bœuf ; ils se complaisent à l'horreur des combats, au milieu des cris des blessés et des mourants. Napoléon, après la bataille d'Eylau, écrivait à son frère Joseph : « Nous avons fait la guerre dans toute son énergie et son horreur. Au milieu de ces grandes fatigues tout le monde a été plus ou moins malade ; pour moi je ne me suis jamais trouvé plus fort et j'ai engraisé ».

Non-seulement la guerre enlève aux affections les plus légitimes des familles un nombre considérable de jeunes gens ; mais elle prive encore la société des bienfaits qu'ils lui auraient produits par leur génie, leur travail et leur industrie. De plus, comme il est inconteste que l'entretien des armées permanentes absorbe des revenus

considérables en nourriture, vêtements, casernes, matériel de guerre, etc. ; si ces revenus étaient répartis entre d'autres services, tels que ceux de l'instruction publique, des postes, etc., ils produiraient une précieuse amélioration. Nous n'aurions plus besoin de l'Hôtel des Invalides où sont recueillies quelques unes des nombreuses victimes de la guerre ; nous pourrions au contraire créer de nouveaux asiles pour l'enfance et la vieillesse malheureuses ou abandonnées ; en un mot, les conditions sociales seraient meilleures et la vie de milliers d'individus sauvegardée.

Une autre funeste conséquence de la guerre, c'est que les champs de bataille si sottement appelés *champs d'honneur* par les poètes sont des foyers de typhus et de maladies pestilentielles ; nous en avons un frappant exemple dans l'effroyable guerre d'Orient. Nous dirons aussi que la vie militaire, même en temps de paix, est également dangereuse pour l'individu et pour la société. En effet, n'est-il pas avéré que dans les villes où se trouvent des garnisons, la prostitution va croissante et que dans ces maisons de débauches où le soldat va passer ses loisirs, il contracte souvent, pour ne pas dire toujours, quelque une de ces maladies honteuses dont la guérison radicale est souvent impossible. Nous avons vu des jeunes gens partir de leur village sains et bien portants et revenir un an après le sang gangrené et n'étant plus que les fantômes d'eux-mêmes ; nous en avons vu mourir après d'horribles souffrances. Les plus robustes résistent à la violence du mal ; à un moment plus ou moins éloigné, ils seront appelés par le mariage à donner à la France de nouveaux citoyens. Peut-on croire que les enfants dont le sang est vicié dès l'origine soient jamais des hommes forts et robustes ? Assurément non, et voilà comment des maux naguère inconnus dans une famille y deviennent héréditaires.

Mais, diront les politicomanes entachés de chauvinisme, vous n'aimez donc pas votre patrie, puisque vous cherchez à démontrer que la vie militaire et les armées permanentes présentent de nombreux inconvénients pour les particuliers et pour la société. puisque vous réclamez l'abolition de la guerre ? Nous leur répondrons : « Oui, nous aimons notre patrie, mais non pas à votre manière : nous voudrions la voir grande entre toutes les nations par ses arts, son industrie, son commerce, son agriculture, en un mot par tout ce qui constitue la gloire d'un peuple ; nous voudrions la voir heureuse du bonheur des autres puissances et non bassement jalouse de ce qui peut contribuer à leur grandeur et à leur prospérité ; enfin, nous voudrions voir supprimé ce mot à sens étroit et égoïste de *nation*. pour que tous les peuples ne formassent, du moins par la sympathie, qu'une seule famille offrant des aspects divers et répandue dans des lieux différents.

ESSAI SUR L'ORIGINE DES RELIGIONS

(Suite.)

Un autre obstacle se présentait. Le peuple Hébreu avait ses traditions nationales, composé de l'ancien culte primitif de la lune et du soleil, Eve et Adam, qui s'était compliqué d'une partie de la mythologie égyptienne. Deux religions astronomiques s'étaient ainsi mélangées sans trop se confondre cependant et ces astres-dieux, comme je l'ai déjà dit, avaient fini par prendre un corps, un aspect humain dans l'imagination du public, qui les considérait comme des hommes d'une nature supérieure habitant le ciel et de là gouvernant le monde au gré de leurs caprices.

Des dieux de l'Égypte, Moïse pouvait bien faire des génies secondaires, des anges de son Jéhovah ou des princes du mal; les Hébreux n'y tenaient pas absolument et ce n'était là qu'une question de présence. Mais quand il voulut mettre Adam, Eve et leur suite au même niveau, il n'y eut qu'un cri dans les consciences; c'étaient les dieux de la race, les divinités protectrices des ancêtres! Moïse ne nous parle point des combats qu'il eut à soutenir pour faire accepter sa Genèse; en cela il eût été bien maladroit; mais quand on y réfléchit, l'on comprend de suite qu'il dut verbalement faire à la superstition de ses subordonnés des concessions qu'il n'a point consignées dans ses écrits, de peur que les générations suivantes eussent les mêmes exigences que ses contemporains. Il était aisé de tourner la difficulté en disant que l'on pouvait honorer Adam et Eve et qu'il fallait adorer Dieu. Les ignorants ne cherchent même pas à approfondir la différence qui existe entre ces deux actes et c'est ainsi que les premiers évêques catholiques ont substitué des saints aux dieux du paganisme pour vaincre par la ruse la résistance dont ils n'auraient pu triompher par la force. Moïse se servit probablement de la même arme pour abattre la légende d'Adam, que j'essayerai de reconstituer en quelques lignes.

Adam (le soleil) avait formé d'une de ses côtes (le croissant) son épouse céleste (la lune) qui s'appela Eva, la vie, la fécondité. On sait que les Hébreux avaient une année lunaire (1); le Soleil éclairait donc une année qui possédait douze côtes d'une part (ou 12 premiers croissants) et 12 côtes de l'autre (12 derniers croissants) soit 24 côtes COMME L'HOMME qu'Il avait créé à son image, c'est-à-dire à l'image de l'année. Adam et Eve résidaient dans l'Eden, sorte de jardin ou

(1) L'année des Juifs était une année lunaire, composée de 12 mois alternativement de 30 et de 29 jours; elle était ainsi de 354 jours. Tous les 3 ans, on ajoutait un 13^e mois de 30 jours; cette année dite embolimique ou intercalaire avait 384 jours; chaque 7^e année était une année sabbatique; au bout de 7 semaines d'années ou 49 ans, on célébrait l'année du jubilé.

parc semé de fleurs (les étoiles) et tant que durait la belle saison, la terre était elle-même comme un paradis (jardin) ; les hommes jouissaient de la chaleur et des bienfaits de la nature féconde. Mais quand la saison des brouillards et des pluies s'approchait, l'on ne voyait plus.

Adam et Eve étaient au parc d'Eden et la température s'abaissait sensiblement. Viennent les pommes ou les grenades, symboles des fruits en général, on vivra aisément dans la belle saison ; mais lorsque le fruit aura disparu, quand il aura été mangé, (la lune Eve naturellement était chargée de marquer cette époque néfaste) Adam, son complice, vaincu par le froid et dépouillé de ses rayons (nu) se retirera d'Eden avec sa compagne ; pendant l'hiver la place restera à Satan (le froid), l'ennemi des hommes et des dieux.

Tel est le mythe puéril et annuel, comme tous ceux de l'antiquité, que Moïse résolut de défigurer dans sa Genèse pour en finir avec une religion grossière qui ne secondait pas ses vues politiques. Afin de détourner ses compatriotes, et surtout leurs descendants, de rendre hommage à Adam, à Eve et à leurs fils, Caïn (l'orage, la foudre) le meurtrier, l'opposé de son bon frère Abel (le feu terrestre auxiliaire de l'homme) le dictateur expliqua au peuple que cette légende d'Adam et de sa femme n'était qu'un souvenir confus de l'histoire authentique de nos premiers parents qu'il humanisa tout-à-fait pour donner le trône céleste au Dieu unique qu'il avait institué.

Il introduisit quelques changements dans cette histoire comme de faire créer Adam par Jéhovah, etc., mais il se vit obligé de laisser les traits saillants, qui s'expliquent d'eux-mêmes, ainsi que je viens de le démontrer.

(A suivre.)

Albert LECOMTE.

LES COMPOSITEURS DE MUSIQUE ET LES ÉDITEURS

A en juger par ce qui se passe actuellement, on serait tenté de croire que l'heure de la décadence est arrivée pour la musique. Le dévergondage des idées a envahi non seulement la littérature mais tous les arts, et le plus noble qui résume les autres, celui qui servait autrefois à célébrer les louanges des Dieux et des héros, en est réduit à n'être plus qu'un assemblage de sons, une suite de combinaisons qui font naître et entretiennent dans le peuple des sentiments qui sont loin d'être toujours moraux.

Cependant, ce déclin est plus apparent que réel, car Chateaubriand dans son *Génie du Christianisme* et Fourier, dans sa *Théorie des quatre mouvements et des destinées générales*, ont démontré que la nature était prodigue de génies, même aux époques où les ténèbres de la barbarie enveloppaient le monde de leur voile le plus épais. Si les siècles de Périclès, d'Auguste, de Léon X, de Louis XIV, ont été si

fertiles en grands hommes de toute sorte, c'est parce que pendant ces phases, ces étapes du progrès, les Esprits supérieurs ont trouvé dans les événements et les gouvernants, un milieu favorable à l'entier développement de leurs facultés. La Providence qui s'est complu à poudrer l'espace de globes et de soleils, a dû pourvoir tous ces mondes avec la même profusion, des forces intellectuelles nécessaires à leur perfectionnement. En un mot les entraves au progrès ont été toutes prévues, et pour qu'elles fussent contrebalançées avec avantage, il était nécessaire que la somme de lumière excédât.

Donc, si la musique reste stationnaire en France depuis quinze ans, environ, n'en accusons pas le sort, mais les hommes dont les institutions politiques et sociales laissent tant à désirer. Il est hors de doute que les compositeurs de musique ont toujours été et sont privés de l'appui qui leur serait indispensable, au début de leur carrière. Les établissements qui pourraient correspondre pour la musique au salon de peinture manquent en France ; encore existeraient-ils, que je voudrais que l'accès en fût libre, exempt de tout examen, et partant de tout passe-droit, de toute partialité. Pour être justes, faisons comme *les animaux malades de la Peste* et accusons-nous de nos torts. Il faudrait d'abord que les auteurs soient plus sévères pour eux-mêmes dans leur vie privée et qu'ils soignent davantage leurs travaux tout en leur donnant une destination plus moralisatrice. Ensuite, au lieu de perdre un temps précieux à se porter envie et à se nuire, ils feraient bien de l'employer à déraciner chez eux un égoïsme qui les ronge et les tyrannise, après quoi ils auraient toute autorité pour se présenter devant MM. les éditeurs et leur prouver que nous sommes tous solidaires les uns des autres, que si nous sommes la tête qui conçoit, eux sont l'estomac et le cœur qui servent à l'élaboration et à la circulation de la pensée; que leurs intérêts sont d'autant plus étroitement liés aux nôtres qu'ils font presque toute partie de la *Société des Compositeurs et Editeurs réunis*

Disons-le franchement, nous croyons savoir par expérience que les compositeurs sont loin d'être sans tache et que leurs mandataires n'ont pas toujours eu à se louer de leur façon d'agir, d'où récriminations d'un côté et méfiance de l'autre, deux ordres de choses peu favorables à l'harmonie et ayant pour résultat immédiat de dégoûter les premiers de produire, ce qui prive le public non pas précisément de chefs-d'œuvre, mais de belles pages qui en sont quelquefois la préface. Enfin, c'est encore à nous qu'est réservé le plus beau rôle, à nous musiciens, celui de mettre en pratique la plus consolante de toutes les maximes : *la Charité*, et de faire les premiers pas vers ceux que notre orgueil blessé nous fait appeler des ennemis. En leur parlant le langage de la loyauté et de la raison, nous obtiendrons davantage que par la rigueur, par les paroles dissonnantes, qui sont

autant de flèches perdues Si même, à prix d'or, MM. les éditeurs se refusent à nous prêter un concours intelligent, efficace, suivi, durable, ne maudissons personne, n'imposons rien par la force, faisons entre nous ce que nous aurions désiré faire avec eux. une vaste association française, européenne, universelle même; que les premiers administrateurs de notre nouvelle société qui sera libre et purement morale soient notre cœur et notre conscience; quelle que soit la valeur de nos œuvres, mettons à les exécuter, dans nos résidences respectives, après en avoir fait l'échange, tout le zèle, toute la bonne volonté que comporte une union si fraternelle Le public, devenu juge plus éclairé, parce qu'il ne pourra plus être induit en erreur par une réclame scandaleuse, sera plus indulgent pour les nouveaux-venus, tout en favorisant lui-même activement la décentralisation. Si plus tard, les éditeurs qui s'étaient tenus à l'écart, touchés de notre unité à vouloir et à agir, désarmés par nos bons procédés, manifestent le moindre désir de grossir nos rangs, nous n'aurons ni bastions à démanteler, ni ponts-levis à abaisser; notre place ouverte à tous, sans exception, aura pour mot d'ordre: *Fraternité*, nous ne leur demanderons aucun compte du passé. nous accueillerons avec une égale joie les ralliés de la veille et ceux du lendemain, en regrettant toutefois que les derniers soient restés si longtemps sans nous comprendre.

ALFRED GOUNIN.

Compositeur de musique.

Rue du Commerce, 3. Tours.

LIBERTÉ DE CONSCIENCE

On entend dire çà et là que la liberté de conscience est le remède propre à éteindre le fanatisme et à rendre à jamais impossibles les guerres et les haines qui ont les religions pour cause et parfois pour objet. — Nous sommes de cet avis, seulement le remède est si vaguement indiqué qu'il sera toujours inefficace sans l'appui d'une croyance universelle qui, étant indépendante de toute religion, puisse être acceptée par toutes et même par celles qui n'en sont point. — La liberté de conscience telle qu'on la préconise, sans juger de tous ses effets, sera elle-même une sauvegarde, un encouragement pour tous les nouveaux cultes extravagants ou mauvais qui naîtront sous ses pas, elle n'arrachera jamais au fanatisme les nombreuses victimes qu'il tient courbées sous son oppression avilissante, et nous osons même avancer qu'elle sera de nul effet, n'étant qu'une sorte de consécration de ce qui existe depuis toujours : la liberté de penser et de croire *pour ceux qui raisonnent et qui jugent sans parti-pris*. Eh bien ! ceux-là ont-ils besoin d'une extension quelconque ? N'ont-ils pas tout ce qui leur faut : liberté de

croire, de parler et d'écrire ; mais c'est à la masse des pauvre ignorants, esclaves de toutes les religions, n'osant ni réfléchir, ni penser, qu'il faut donner la liberté de conscience effective et non cette latitude dont ils ne sauraient profiter. N'allez pas croire cependant que nous voulions affranchir l'homme de toute crainte morale, loin de là ! il s'agit seulement de l'autorité intéressée que se sont arrogée ceux qui se prétendent les directeurs spirituels ; c'est à cette influence que nous voulons les soustraire pour les rendre libres de faire le bien pour l'amour du bien et d'éviter le mal par horreur du mal ; pour leur apprendre qu'ils ne relèvent que du Tout-Puissant, le Père commun, et non de toute une hiérarchie qui s'est érigée en maîtresse souveraine ; pour leur faire comprendre que *toute la Loi et les prophètes* ont été résumés par le Divin-Messager dans cette maxime éternelle : « *Fais à autrui ce que tu voudrais qu'il te fît* » ; et que, en pratiquant ce céleste enseignement, selon les inspirations de leur conscience, ils peuvent se guider sans le concours dominateur du pouvoir spirituel. Voilà comment nous voudrions voir enseigner la liberté de conscience à ceux qui, affranchis des entraves dégradantes sous lesquelles on comprime l'essor de leur pensée, deviendraient des hommes moraux et non plus des hypocrites fanatisés. Nous voudrions surtout qu'on développât en eux ce sentiment inné d'une justice éternelle qui donne à chacun selon ses œuvres, et qu'on les éloignât de ces affreuses théories matérialistes capables de faire tomber une nation aux dernières limites de la dégradation si, par impossible dans un siècle de lumière, elles venaient à se généraliser ; mieux vaudrait mille fois les laisser éternellement sous le joug de ceux dont on veut les affranchir que d'essayer seulement de les faire douter de Dieu ! Arrière ! ces idées déraisonnables et monstrueuses qui conduisent directement à la ruine sociale, au malheur, au désespoir et enfin au crime ! Nous voudrions qu'on donnât au peuple une nourriture spirituelle saine et abondante, telle que la morale du Spiritisme, qui l'aide à progresser intellectuellement aussi bien que moralement, qui s'allie à la science et qui repose sur la raison et la conscience. Qu'on commence donc par répandre et respecter cette croyance, qui est l'expression de la libre-pensée entendue selon les vues de Dieu, et l'on aura préparé le point d'appui inébranlable dont la liberté de conscience se servira pour renverser à jamais les trônes despotiques et les autels du veau d'or !

Bruxelles, le 9 mai 1879.

GUIBERT.

CORRESPONDANCE

Nous recevons de M. Donato, le magnétiseur bien connu, la lettre suivante, avec prière d'insérer :

Paris, le 28 avril 1879.

Monsieur le rédacteur en chef,

Il m'est pénible d'entretenir le public de mes affaires privées, mais puisque la presse a cru devoir signaler la poursuite dirigée contre moi par M^{me} d'Hont, il importe pour l'édification de mes nombreux amis que les faits soient nettement présentés.

Il résulte des débats :

- 1^o Que je n'ai jamais commis *nulle part* le délit qui m'était reproché ;
- 2^o Que M^{me} d'Hont m'ayant quitté sans motif et contre mon gré pour aller vivre seule depuis quatre années, aurait grand tort de se plaindre maintenant, si je l'avais enfin remplacée dans mes affections ;
- 3^o Que la poursuite était non-seulement sans fondement, mais qu'elle n'a été intentée que dans un but odieux ;
- 4^o Que le père et la mère de ma femme eux-mêmes blâment énergiquement la conduite de leur fille, et qu'ils font, en revanche, le plus vif éloge de mes mœurs et de mon caractère.

Je m'abstiens d'en dire davantage.

Ayez la bonté de reproduire cette lettre dans votre estimable journal, et agrééz, monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

DONATO (Alfred d'Hont).

MAGNÉTISME

Nous apprenons que M. Donato a cru devoir donner sa démission de membre et de vice-président d'honneur du Cercle Electro-Magnétique de Paris à la suite de dissentiments survenus entre lui et certains membres de ce Cercle. Cette détermination de M. Donato est très-regrettable pour le Cercle dont il était certainement le membre le plus autorisé, si nous en exceptons le vénérable baron Du Potet. Il est certain pour nous, que la collaboration de membres comme M. Donato était un véritable bienfait pour la *Revue-Magnétique* et que ce journal réparera difficilement une telle perte. On nous assure que notre célèbre compatriote se propose de fonder un journal magnétique. Nous lui prédisons le succès et nous le lui souhaitons *toto corde*.

QUÉRENS.

NÉCROLOGIE

Le 17 mai, notre frère JEAN BALTUS, de Seraing, a quitté son enveloppe terrestre à l'âge de 39 ans. Son enterrement a eu lieu le 18. Nous en reparlerons dans le n^o prochain.

L. R.

AVIS IMPORTANTS

Un de nos abonnés a fait payer son annate au bureau, par un soldat du 9^e. La personne qui a reçu cet argent ayant oublié le nom auquel le paiement était fait, la Direction prie cet abonné de se faire connaître par carte correspondance.

La Causerie (on a par erreur imprimé: Catéchisme) est sous presse et paraîtra dans quelques jours. Par souscription, 50 c l'exemplaire. 5 fr. les 12.

La 3^e édition du livre de prières est sous presse et paraîtra d'ici à un mois. Ce petit recueil sera augmenté de quelques belles prières. Il pourra se vendre 0,75 cartonné, 0,60 broché.

Nous accusons réception de leur abonnement 1879 à M. A. De B. à Bruxelles. — B, q. de Maestricht, Liège; B., à Nivelles; B., à Flémalle; B., à La Hestre; D. B., rue B -S., à Bruxelles; B., à Liège; B., à Angleur; C., à Herstal; C., à Munro; Cl., à la Ribué; D., à Dolhain; D., à Courcelles; D., à Scharbeck; D., à Bell; D., libraire à Liège; G., à Libin; G., rue Féronstrée, Liège; H. à Roux; M^{me} J., à Gosselies; F., à Bruxelles; K., à Dison; L. D., à Sombreffe, L., à Esneux; L., Emile à Bruxelles; M. M. à Herstal, Mar. à Bruxelles; P., à Sauboid; P., à Marchin; P., à Liège; S. D., à Roulers; S., à Verviers; V., à Lodelinsart.

M^{me} veuve G..., à Curel. — Veuillez nous envoyer le prix de votre abonnement 1879. Vous devez avoir reçu les cinq numéros. — Reçu votre abonnement 1878.

Nous prévenons nos abonnés étrangers que, faute d'avoir reçu dans le courant de juin leur abonnement, le n^o 7 ne leur sera pas envoyé.

Nous ferons connaître par initiales comme ci-dessus ceux qui sont dans ces conditions.

L. R.